

Le récit d'une situation pour qu'une écriture adienne, partie du singulier, du vécu, pour se fondre dans le groupe, resurgir de l'un par l'un. C'est ce qui produit l'effet palimpseste : c'est quand l'un-B efface le sens de l'écrit de l'un-A qu'un autre écrit de l'un-A apparaît, advient alors et de l'écriture et du sujet. Il y a du « l'un vers l'autre », c'est le mouvement du texte, mais l'effet se produit parce qu'un autre prend le risque d'être un qui réécrit. Ça s'écrit ailleurs et autrement, ça s'efface, s'évide, s'érode, au fur et à mesure des scriptes. Leurs révélations se superposent à celles du lecteur. Car on ne peut, en lisant, échapper aux effets du dispositif : nous sommes là, lecteurs, nous sommes du « commun » comme adresse. Agnès Benedetti et les contributeurs réalisent un palimpseste. Ces manuscrits qui étaient poncés, grattés (palimpseste vient du grec *palímpsēstos*, « gratté de nouveau ») pour être recouverts d'une nouvelle écriture. Deux textes à lire l'un sur l'autre, puis un autre encore, puis encore un. L'un se révélant là où l'autre s'efface. Le « par chemins » qu'Agnès Benedetti propose au groupe d'écrire, d'en être « auteurs », mène à des révélations auxquels ni les auteurs ni les lecteurs ne s'attendent. Les signifiants se bousculent et, de Soulages aux Ateliers, de Moyrazès au Lieu, des pans d'ombres s'éclairent, et se tisse un espace « fibré ».

Cet ouvrage, qui est la mise en pratique d'un dispositif, se révèle comme une proposition exemplaire d'un lien social. D'un lien d'amour soucieux de pouvoir approcher, ensemble, l'impossible à dire, de franchir l'obstacle du langage lacunaire et de bâtir un « commun » où s'ancrer davantage. Agnès Benedetti, tels les conteurs catalans qui

commencent leurs histoires par une brèche où scintille un bout de vérité : « c'était et ce n'était pas », ou les conteurs turcs qui, eux, les entament par « une fois il y eut, une fois il n'y eut pas », explore avec douceur et expérience le maniement du négatif pour qu'advienne la révélation d'un bout de ce « savoir nouveau dont nous ne savons rien » qui tisse notre rapport au réel de la clinique.

Valérie Vie

Jean-Pierre Lebrun, Anne Joos de ter Beerts

*La clinique du quotidien. Enjeux de la rencontre en travail social*

Toulouse, érès, 2020

L'expérience que relatent, dans un dialogue soutenu, les deux auteurs est un bricolage de génie, « *un dispositif inventé sur le tas* » comme on en voit jaillir de temps en temps chez les cliniciens qui arpentent les lieux de soin et d'éducation. La préface que l'on doit à Viviane Dewaegenaere-Lenoir le précise. Elle est née d'un double constat : l'affirmation de la primauté du sujet dans les collectifs de soin ; la nécessité de rendre accessible et vivante la référence à la psychanalyse, en y plaçant au cœur de la pratique une véritable éthique du sujet. Pour ce faire l'idée a été peaufinée, il y a plus de treize années, d'un espace de parole ouvert aux travailleurs sociaux (« intervenants psychosociaux », comme on dit en Belgique) et mettant en acte une psychanalyse « amusante » ; comme l'énonçait Jacques Lacan dans son *Séminaire I*. « *Amusante* » le terme est osé ! Je doute cependant qu'il s'agisse de s'y tordre de rire. On sait

Lacan fin gourmet de la langue. Il fait sans doute référence à ce vieux mot du français : le *musement*. On trouve ce terme de l'ancien français chez Chrétien de Troyes (*Perceval ou le conte du Graal*, XII<sup>e</sup> siècle). Il existe aussi un verbe intransitif : *muser*, proche de *musarder* et *d'amusement*, « *perdre son temps* », selon le Littré. Lorsque Perceval sur son cheval découvre trois gouttes de sang sur la neige, l'auteur dit qu'il *muse* ; *il a le museau en l'air* ; il est arrêté dans son mouvement « *à toute autre chose que ce qu'il avait à faire* » (dictionnaire de l'Académie française, 1762), convoqué par le signe qui l'interpelle parce qu'il se révèle dans son énigme. Perceval comprend, à ce moment, à quoi le signe renvoie (trois gouttes de sang = une oie blessée =...). Le *musement* proposé par le dispositif que présentent les auteurs tient de ce point d'arrêt dans la pratique. En musardant dans la parole, à bâtons rompus, à partir d'une situation exposée par un des participants, on y perçoit, parfois, « à quoi le signe renvoie », de quoi la situation fait signe. Loin de résoudre les questions pressantes qui assaillent les professionnels, s'ouvre un horizon de pensée. Cette parole dérivante, cependant, ne part pas à vau-l'eau. Inspirée de la technique de l'association dite « libre », elle permet de repérer les points qui insistent dans un discours. Et à l'animateur de la séance – Jean-Pierre Lebrun situe cette place sur le versant de « l'exception », du « plus un » – de « vectoriser » la situation, autrement dit d'en suggérer une lecture éclairante à partir d'un point d'appui théorique, en dehors de tout jugement et surtout désengluée du jargon psy qui encombre bien souvent ce genre d'espace. Freud, dès ses *Études sur l'hystérie* (Puf, 1981),

cosigné avec Josef Breuer, met le clinicien en éveil sur « l'association libre » afin d'y entendre les *Einfälle* (ce qui vient, ce qui tombe) et d'y lire les motifs que tisse la parole : ligne (*Linie*), fil (*Faden*), enchaînement (*Verkettung*), trait (*Zug*), etc. Ces arabesques forment de véritables réseaux qui se nouent en des points particuliers qui insistent : des « points de nouage » (*Knotenpunkte*). C'est proprement ce que met en œuvre ce dispositif qui, le soulignent les auteurs à la manière de Magritte : « n'est pas une supervision ». Au sens où il s'agit de se départir, dans la conduite de ces groupes, de toute volonté de maîtrise, de dogmatisme et d'une position de surplomb imaginaire. Pas de vision... supérieure, mais un compagnonnage dans l'élaboration à plusieurs.

Jean-Pierre Lebrun, par le biais de Jacques Dewaegenaere, président de la Ligue pour la santé mentale, malheureusement décédé en 2019, m'a invité, il y a quelques années, à partager à Namur une séance de cette « clinique du quotidien ». Étaient présents une vingtaine de « d'intervenants psychosociaux » (assistants sociaux, éducateurs, infirmières, orthophonistes, psychologues et psychomotriciens...). Un nom a été tiré au sort dans un chapeau. N'était exigée aucune préparation. La personne, une éducatrice, a exposé une situation embrouillée où elle ne s'y retrouvait guère. Une discussion a suivi avec le groupe et, dans un troisième temps, Jean-Pierre Lebrun a pris la parole à partir d'un axe qui ouvrait à une lecture « vectorisée » de la situation.

Il a été question de la fonction paternelle dans notre postmodernité. Cette fonction discriminante, que les travailleurs sociaux comme les parents ont la charge de transmettre, n'a pas

disparu avec la chute du patriarcat et de ses « abus devenus désormais inacceptables ». Au contraire, elle est d'autant plus à vif que ses appareils et appareillages se sont effacés. « Chaque enfant doit naître deux fois : une première comme paquet de chair et une seconde comme être parlant. » C'est cette deuxième naissance qu'a en charge la fonction dite « paternelle » qui est avant tout transmission des lois de la parole et du langage pour renoncer à une jouissance totalitaire et prendre sa place dans le vivre ensemble. C'est évidemment une question-clé dans le travail social. Comment, dans une période historique de déflation des idéaux, de démission dans l'espace familial de certains pères, de puissance maternelle souvent livrée à ses débordements, poursuivre les filiations qui circulent de génération en génération et constituent le socle du lien social ? Bien souvent, tant bien que mal, les travailleurs sociaux prennent en quelque sorte le relais. L'espace de parole tel qu'inventé par Jean-Pierre Lebrun et Anne Joos de ter Beerst leur permet de s'y retrouver.

Le travail des « intervenants psychosociaux » procède avant tout d'une rencontre humaine où « Il s'agit donc d'abord de consentir au transfert... d'accepter d'être mis là où les gens nous mettent ; après il s'agira évidemment de travailler la question, d'introduire de l'écart, de la dé-coïncidence pour reprendre le terme du philosophe François Jullien<sup>2</sup>... » Donc, au nouage indispensable du transfert où, comme je le dis souvent sous couvert d'un joli mot du Midi, on y est « empégué » (de l'occitan *pegar*, coller), doit succéder

2. F. Jullien, *Dé-coïncidence*, Paris, Grasset, 2017.

un travail de dénouage. La lecture vivante, pleine de surprises, de cet ouvrage dialogué, met en scène un de ces lieux où le transfert, qui convoque le praticien dans son désir, peut non seulement s'éclairer pour le professionnel de l'action sociale, mais encore se détacher de sa personne pour produire une juste distance et ouvrir des champs d'invention pour lesdits « usagers ».

On y trouve également une belle démonstration d'une psychanalyse en acte qui n'hésite pas à sortir du cabinet pour se coltiner le monde tel qu'il est. Ainsi Jean-Pierre Lebrun, que l'on connaît bien pour être un des rares psychanalystes à se préoccuper de la question sociale et de ses incidences sur la subjectivité, poursuit-il, à sa façon et selon son style, son travail de passeur de la condition humaine, qui précise-t-il, dans un de ses titres d'ouvrage, n'est pas sans conditions<sup>3</sup>.

Joseph Rouzel

Guillaume Nemer

*éksodos. Contribution psychanalytique à la doctrine de la création chez Luria*

Orange, Éditions le Retrait, 2020

*« Le livre commence par la Bible où le logos s'inscrit en loi. Le livre ici atteint son sens indépassable, incluant ce qui de toutes parts le déborde et ne saurait être dépassé. La Bible rapporte le langage à l'origine : toujours, qu'il soit écrit, qu'il soit parlé, c'est l'ère théologique qui, à partir de ce langage, s'ouvre*

3. J.-P. Lebrun, *La condition humaine n'est pas sans conditions*, Paris, Denoël, 2010.